CLYSTERE

E-revue mensuelle illustrée

Histoire des objets et instruments médicaux

Histoire de la santé

SOMMAIRE

Editorial

L'image du mois : Hunyadi Janos, eau laxative

Histoire des instruments :

- Eolipyles et cautères : une drôle d'histoire ! (Philippe Lépine)
- Forces ancêtres des ciseaux chirurgicaux, à propos de deux modèles égyptiens (Richard-Alain Jean)

Numismatique :

- Un médaillon en l'honneur du pharmacien Henri Gautier (Frédéric Bonté)

Ex-libris :

- Trois ex-libris du Docteur Eugène Olivier (Jean-Pierre Martin)

OSNI (Objets Scientifiques Non Identifiés)

Courrier des lecteurs

Nouveautés en librairie

Actus

Expositions

Conception –réalisation : © Dr Jean-Pierre Martin – Centre hospitalier Jean Leclaire – 24200 Sarlat-la-Canéda, France.

Abonnement gratuit sur : www.clystere.com

ISSN 2257-7459

EDITORIAL

DES NOUVEAUTES ET UNE PROPOSITION DE NEOLOGISME

Edito à quatre mains pour ce numéro 23 qui apporte quelques-unes des nouveautés promises :

Des nouveautés….

De nouveaux auteurs (un égyptologue, un pharmacien), une nouvelle rubrique (Ex-Libris), le retour d'une ancienne rubrique inaugurée par Bernard Petitdant (Numismatique), le changement de dénomination de la rubrique SOS pour un acronyme suggéré par Philippe Méreau (OSNI pour Objet Scientifique Non Identifié).
Philippe Lépine, bien connu maintenant des lecteurs et des auteurs, a pris la plume pour nous parler d'instruments peu connus : les éolipyles.

… et une proposition de néologisme

Bernard Petitdant, revient sur une discussion ancienne, à propos de la dénomination des collectionneurs d'instruments médicaux :
« *Il y a quelques mois, dans Clystère N° 14, le Docteur Guy Gaboriau proposait le terme « acologie » pour dénommer notre passion. Dans le numéro suivant le Professeur Roger Gay au nom du comité « Clair-Dire » réfutait ce terme* ».
Pour relancer ce débat, après quelques temps de « remue-méninges », de recherches sur le net et dans quelques dictionnaires nous soumettons à vos critiques le néologisme : *instrumédiphilie.* Du verbe latin *instruere*, ou du nom *instrumentum* et bien sûr de *medicina*. Comme le souhaitait le comité Clair-Dire il se termine par « philie » ou « phile ».
Ce mot est formé à l'image de la collection d'instruments de musique dénommée instrumusaphilie.
Si certains *instrumédiphiles* sont aussi des collectionneurs de médicaments ils pourraient se dénommer plus spécifiquement des *médicaréphiles,* du verbe latin *medicare* bien sûr.
Qu'en pensez-vous ? A vos claviers !
Après vos corrections, en notre nom à tous, Jean Pierre Martin, dévoué rédacteur en chef, pourrait sûrement soumettre au comité Clair-Dire, le fruit de ces cogitations.
Bien cordialement. »
Réponses et commentaires : contact@clystere.com

L'actualité du site de Clystère (www.clystere.com)

Le site de Clystère a migré à cette adresse (http://clystere.pagesperso-orange.fr) mais l'adresse de référence reste toujours www.clystere.com : lorsque vous arriverez sur la page d'accueil, pensez à actualiser vos favoris.

L'ancien site (http://premiumorange.com/clystere) est toujours en ligne mais ne peut être actualisé (merci Orange…), c'est donc un site fantôme.

Les possesseurs de matériel MacIntosh (Ordinateur, IPad, Iphone, ont eu des problèmes pour télécharger le dernier numéro. Le problème est a priori réglé (sinon, merci de le signaler).

Un article a été ajouté dans la base bibliographique.

L'IMAGE DU MOIS

HUNYADI JANOS, EAU LAXATIVE.

Jean-Pierre Martin

Contact : contact@clystere.com

Figure 1 : **Deux bouteilles d'eau laxative Hunyadi Janos. © clystere.com**

L'eau de Janos était une eau sulfatée magnésienne issue de la source Hunyadi Janos (Jean Hunyadi, nom d'un célèbre général hongrois) située à Bude, en Hongrie. L'autorisation d'importation en France fut donnée après analyse en 1872. Elle était consommée à raison d'un verre tous les deux jours à deux verres par jour. Comme tous les médicaments de cette époque, les indications étaient multiples : goutte, congestions cérébrales, hémorroïdes etc... Cette eau domina le marché français des eaux purgatives entre 1871 et 1920.

Figure 2 : **Cul de la bouteille. Marquage en relief Saxlehner Bitterquelle – Hunyadi Janos. © Clystere.com**

Figure 3 : **Carte postale publicitaire ancienne pour l'eau de Janos. © Clystere.com**

HISTOIRE DES INSTRUMENTS

EOLIPYLES ET CAUTERES : UNE DROLE D'HISTOIRE !

Philippe Lépine

Musée d'histoire de la médecine de Lyon

E-mail : ph.lepine@wanadoo.fr

Le cadeau qui nous avait été fait d'un pulvérisateur à vapeur plus ancien que ceux de notre collection et de celle du musée des Hospices avait été l'occasion, en 2009, d'écrire un document : Les pulvérisateurs de Lucas-Championnière (ce document a été mis par le docteur J.C.Bel sur le site : http://histoire-medecine.univ-lyon1.fr) dans le chapitre « Histoire des instruments médicaux et chirurgicaux » et le sous dossier : « Les appareils de stérilisation. »

La dernière page de ce document que nous reproduisons ci-après, demandait des explications :

« Mais nous profitons de cette étude pour présenter un appareil à vapeur (du musée des Hospices) qui a des points communs avec les pulvérisateurs à vapeur mais que nous n'avons pas encore identifié.

Figure 1 : Appareil non identifié en 2009, connu comme « appareil à alcool à brûler pour aseptiser les seringues ». XIX^{e}. © Musée des Hospices Civils de Lyon.

Sur l'inventaire il est appelé : « Appareil à alcool à brûler pour aseptiser les seringues. » **[fig. 1]** *Il a une chaudière plate comme le premier pulvérisateur de Mathieu présenté en page 4. Se présentant, un peu, comme un pulvérisateur de Lucas-Championnière, il a une chaudière, surmontée d'une soupape, chauffée par un réchaud à alcool. Un tube partant du sommet de la chaudière ressort au bas de celle-ci pour se terminer par une buse qui projette un jet de vapeur, à l'horizontale au-dessus de la flamme. Nous aimerions en savoir plus sur cet appareil et son mode d'utilisation. »* **[Fig. 2]**

Figure 2 : **L'appareil démonté en ses trois éléments. © Musée des Hospices Civils de Lyon.**

C'était donc en novembre 2009 et, en juin 2011, nous recevions un courriel de monsieur Gérard, membre du club français des « *Amateurs d'Outils Anciens à Flamme* » qui nous apprenait qu'il s'agissait d'un *Éolipyle* ou, plus exactement d'une *lampe éolipyle*.

Il nous disait : « *En fait, ce type de lampe est une lampe à souder qui servait à la réalisation de micro-soudures (bijouterie) »* et il ajoutait : « *Elle pouvait aussi servir à chauffer des instruments pour les aseptiser. »*

Voilà donc une découverte grâce à internet. Le courriel était assorti d'un certain nombre de documents concernant ces éolipyles mais, à vrai dire, aucun ne me satisfaisait car, nulle part, la fonction de désinfection n'était spécifiée. J'ai pensé qu'il fallait aller chercher l'origine du mot. Une édition de 2001 du « Petit Larousse » « grand format » indique : *Éolipyle… appareil imaginé par Héron d'Alexandrie pour mettre en évidence la force motrice de la vapeur d'eau.*

Cet appareil était une sphère, partiellement remplie d'eau, tournant autour d'un axe, qui comportait 2 petites tubulures de sortie, tangentielles. La vapeur s'échappant en force de ces fines tubulures, lorsque la sphère était placée sur une flamme, mettait la sphère en rotation. C'était l'ancêtre des turbines à vapeur ! Je crois pouvoir dire que ces éolipyles n'étaient que des objets de curiosité.

Si on fait des recherches sur les « lampes éolipyles » on y trouve une réponse à nos questions.

Un ouvrage de Sécretan, datant de 1862**,** « catalogue et prix des appareils et ustensiles de laboratoire » montre, à la page 87 (que nous reproduisons ci-dessous) trois « lampes éolipyles » **[Fig. 3].**

Nous reconnaissons parfaitement celle que nous avons, la lampe à jet horizontal.

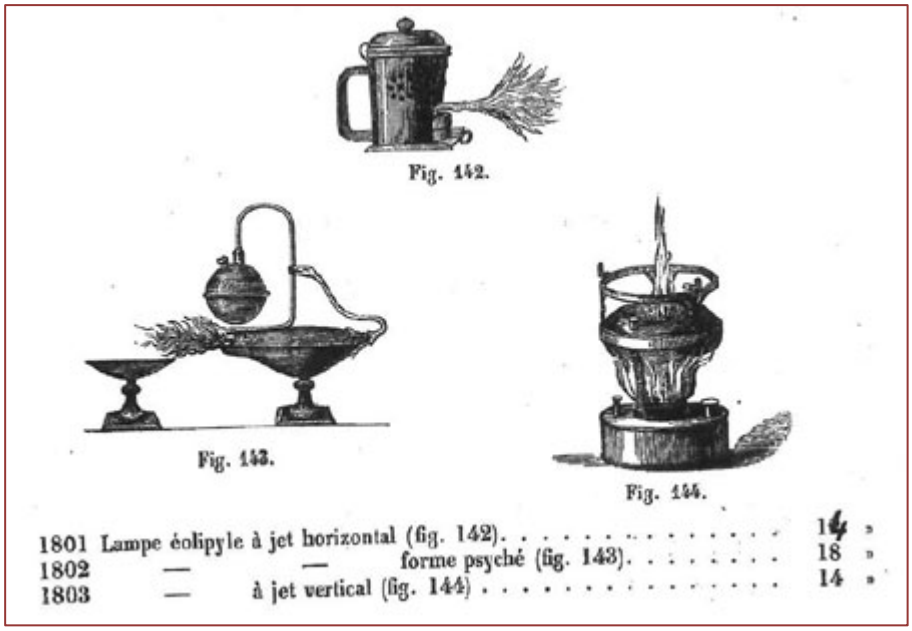


Fig. 142.
Fig. 143.
Fig. 144.
1801 Lampe éolipyle à jet horizontal (fig. 142). . . . . 14 »
1802 — — forme psyché (fig. 143). . . . . 18 »
1803 — à jet vertical (fig. 144) . . . . . 14 »

Figure 3 : **Trois modèles de lampes éolipyles. Sécretan, 1862, p 87.**

Figure 4 : **Lampe éolipyle à jet horizontal. Avec l'aimable autorisation d'un membre de l'association des *Amateurs d'Outils Anciens à Flamme*.**

Nous pouvons ainsi classer les différentes lampes dont les collectionneurs d'outils à flamme nous avaient envoyé des illustrations. Nous n'en reproduisons que deux : une lampe à jet horizontal **[Fig. 4]** et une lampe de Paquelin à jet vertical **[Fig. 5].**

La question qui se pose est : ces « *lampes éolipyles* » figurent dans un catalogue d'appareils de laboratoire, à quoi servaient elles ? Au fond, c'étaient des sortes de chalumeaux, car, la chaudière n'était pas remplie d'eau mais d'alcool à brûler. D'ailleurs les anciens parmi nous ont connu des plombiers avec une « *lampe à souder* » qui était, en fait, une lampe éolipyle.

Comme nous le disaient nos correspondants, certaines servaient à la soudure et la lampe de Paquelin à jet vertical en est certainement une. Mais, nulle part nous n'avons trouvé qu'elles puissent être utilisées dans le domaine médical. Personnellement j'ai pensé qu'on devait s'en servir pour « flamber » les instruments, pourquoi pas ? En tous cas je ne vois pas comment on a pu écrire que c'était un appareil à aseptiser les seringues.

Figure 5 : Lampe éolipyle de Paquelin à jet vertical. Avec l'aimable autorisation d'un membre de l'association des *Amateurs d'Outils Anciens à Flamme*.

Dans cette deuxième moitié du XIX^{e} siècle, les seringues étaient des seringues de Pravaz avec un cylindre de verre enchâssé dans une monture métallique et contenant un piston en cuir, on ne pouvait sûrement pas les passer à la flamme.

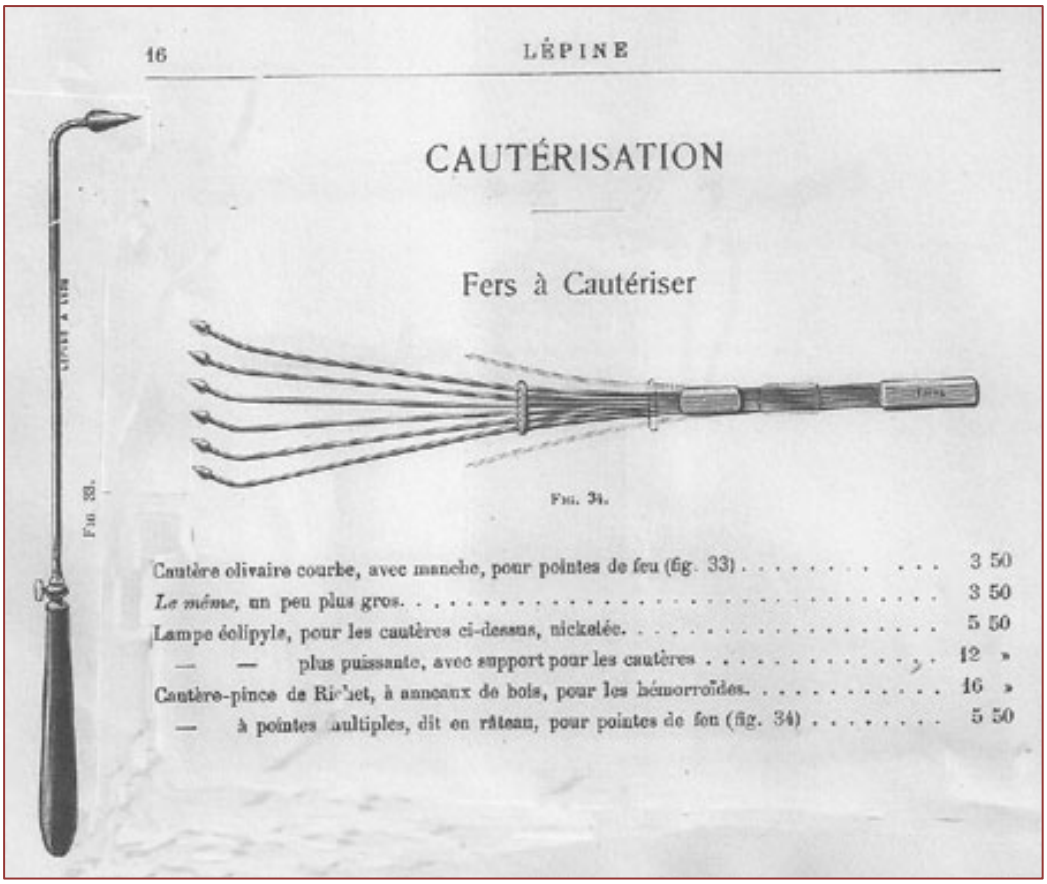
Le fait qu'une lampe éolipyle de Paquelin ait apparu dans les nombreuses photos reçues ne pouvait pas ne pas me rappeler que Paquelin était aussi l'auteur du « Thermocautère de Paquelin » à essence. Les membres de l'association *«Les amateurs d'outils anciens à flamme »* ne connaissaient pas le thermocautère et ne pouvaient pas faire de rapprochement.

En fait, la lampe éolipyle de Paquelin et le thermocautère n'ont absolument rien de commun sinon d'être du même auteur et, donc, dater de la même époque. J'en étais là dans mes réflexions lorsque, un peu par hasard, j'ai ouvert le catalogue Lépine de 1899 et y ai fait une découverte !

Une page y décrit les cautères **[Fig. 6]**. Y figurent encore les cautères sur manche, des instruments très primitifs dont l'extrémité devait être portée au rouge pour « cautériser » quelque plaie.

Que voyons-nous sur la nomenclature, mais sans illustration : des lampes éolipyles pour chauffer ces cautères **!** J'avoue avoir été très déçu, je pensais à un usage plus médical

Mais l'histoire ne s'arrête pas là !



16 LÉPINE

CAUTÉRISATION

Fers à Cautériser

FIG. 34.

FIG. 33.

Cautère olivaire courbe, avec manche, pour pointes de feu (fig. 33)	3 50
Le même, un peu plus gros	3 50
Lampe éolipyle, pour les cautères ci-dessus, nickelée	5 50
— — plus puissante, avec support pour les cautères	12 »
Cautère-pince de Richet, à anneaux de bois, pour les hémorroïdes	16 »
— à pointes multiples, dit en râteau, pour pointes de feu (fig. 34)	5 50

Figure 6 : Mention de « lampe éolipyle pour cautères ». Catalogue Lépine, 1899. © Philippe Lépine.

Mes correspondants m'ont mis en relation avec un collectionneur qui avait une lampe éolipyle qui s'intitulait « cautère auto-thermique » (Collection Alban Saint Léger, Sabrina Pubert).

Figure 7 : Cautère auto-thermique. Breveté SGDG n° 266. © Collection Alban Saint-Léger, Sabrina Pubert.

Plusieurs échanges de correspondance m'ont permis d'en faire une description **[Fig. 8]**. La poignée qui se dévisse contient de l'alcool et sa mèche qui est dans un tube en baïonnette vient flamber sous la chaudière.

Figure 8 : **Cautère auto-thermique. © Collection Alban Saint-Léger, Sabrina Pubert.**

Comme dans toute lampe éolipyle, une tubulure venant de la chaudière a son bec au-dessus de la flamme du réchaud et le chalumeau ainsi créé est guidé dans un tube qui occupe le bas de l'ensemble. A ce point de la description on doit bien imaginer qu'il faut présenter un cautère dans cette flamme de chalumeau, et que ce cautère doit être porté par le dispositif qui est au bout de la tige en baïonnette de la partie supérieure. Il faut avoir une vue plus précise de cet embout pour en comprendre le fonctionnement. En fait, deux tiges sont articulées sur cet embout, et par le jeu du poussoir qui est au-dessus de la poignée, elles peuvent alternativement avoir leur extrémité au bout du tube de chalumeau. L'appareil est sans doute, incomplet car il ne semble pas que ces tiges fines soient les cautères. Ce sont sans doute des tiges qui ont été mises en place pour montrer le fonctionnement. Les cautères, terminés par un cône ou une boule, prenaient la place de ces tiges. Pendant qu'un des cautères se refroidissait au contact de la peau, l'autre se chauffait. Une pression à droite ou à gauche du poussoir intervertissait les cautères. Le réchauffage était donc automatique ce qui justifiait le nom de « cautère auto-thermique ». On avait donc un appareil qui permettait de réchauffer deux cautères l'un après l'autre. Cette procédure devait être courante.

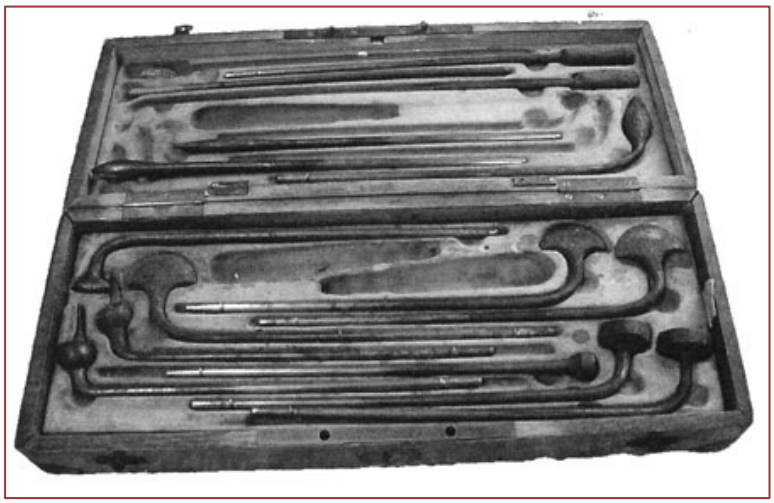


Figure 9 : **Boite de cautères d'Amédée Bonnet. Circa 1840. © Musée des Hospices Civils de Lyon.**

Si on examine la boite de cautères d'Amédée Bonnet (qui date d'environ 1840) **[Fig. 9]** on constate que les cautères y sont pré-

sents par paire. On avait sûrement un cautère en réchauffage pendant que l'autre était utilisé (cette boite de cautères est au musée des Hospices, actuellement fermé)

Le « cautère auto thermique » d'un maniement difficile n'a pas dû être beaucoup utilisé car, très peu de temps après est apparu le « Thermocautère de Paquelin » (breveté en 1875 et 1876) **[Fig. 10].** Avec cet appareil, la vapeur d'essence est injectée à l'intérieur d'un embout de platine creux contenant de la mousse de platine. La vapeur brûle spontanément au contact de la mousse de platine préalablement chauffée par un réchaud à alcool, et la combustion se poursuit grâce à l'insufflation régulière à l'aide d'une poire. Le « Thermocautère » de Paquelin sera utilisé jusque dans les années 1950.

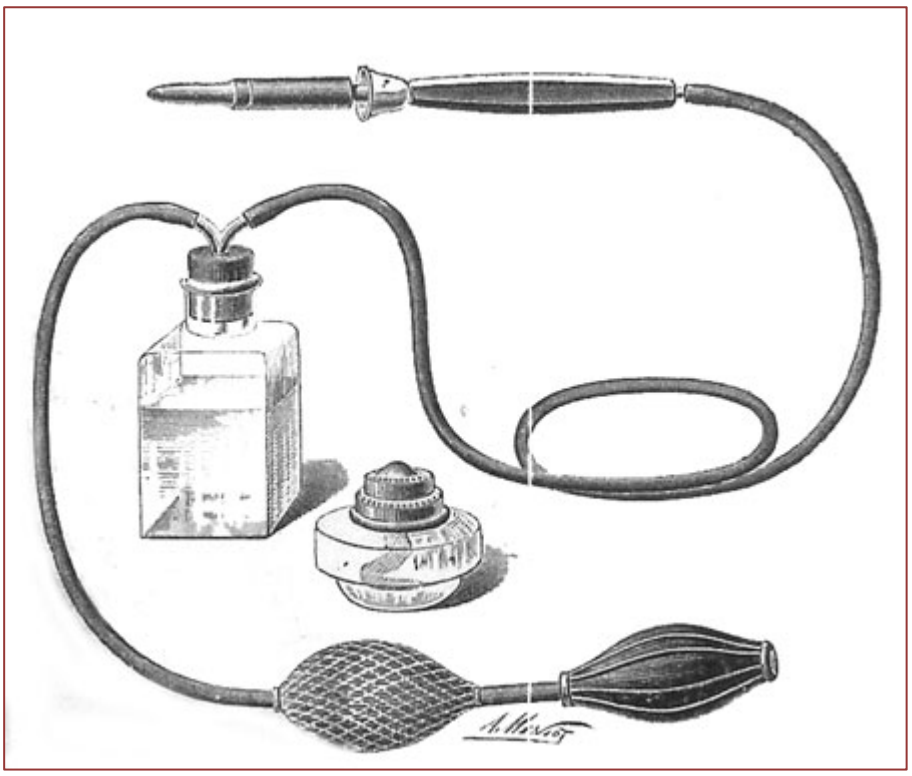


Figure 10 : **Thermocautère de Paquelin.**

Toute référence à cet article doit préciser :

Lépine P. : Eolipyles et cautères : une drôle d'histoire ! Clystère (www.clystere.com), n° 23, 2013.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS

FORCES ANCÊTRES DES CISEAUX CHIRURGICAUX

À PROPOS DE DEUX MODÈLES ÉGYPTIENS

Richard-Alain Jean

Ancien correspondant de la Délégation Régionale à la recherche clinique de l'AP-HP.

Ancien collaborateur à la Mission Archéologique Française de Thébes-Ouest

(MAFTO / UMR 8220 LAMS-CNS-Louvre)

Blog Histoire de la médecine en Egypte ancienne :

http://medecineegypte.canalblog.com

Contact : richardalainjean@orange.fr

Nos « ciseaux » modernes dérivent d'un instrument plus ancien dénommé pour nous aujourd'hui « forces ». En voici l'historique en Égypte – d'après un modèle gravé dans un temple – et de deux objets antiques se succédant dans leurs formes et conservés au Musée du Louvre.

Les forces

Le terme français « forces » peut être daté d'avant 1135 *[1]*. Il correspond à un nom féminin pluriel, issu du latin *forcices*, pluriel de *forcex* qui désignait des cisailles. Les petites forces sont appelées « forcettes ».

Le grec donne ψαλίς pour la forme usuelle de cet instrument coupant dans l'Antiquité. Le verbe ψαλίζω a donné plusieurs mots désignant des médecins habilités : ψαλισμός, ψαλιστέον, ψαλιστός *[2]*.

Pour un ciseau, le copte donne ϥωcı (bohaïrique) et ⲙⲁϫⲉ (bohaïrique) ou ⲙⲁϫⲓ (sahidique) *[3]*.

Ce dernier terme provient de *mḏ3* « ciseau » *[4]*. Voir aussi le mot *mnḫ* « ciseau » *[5]*.

Les forces correspondent à un objet coupant métallique réalisé en une seule pièce et formé de deux parties cisaillantes. Il est constitué de deux lames tranchantes en regard et réunies par un ressort en forme de 'U', un peu comme les pinces anciennes. Il s'utilise en serrant la poignée pour faire se re-couvrir les deux lames coupantes en dedans, puis en la relâchant pour qu'elles s'écartent l'une de l'autre.

Les drapiers utilisaient des forces de grande taille pour procéder à la « tonte » des draps. Il s'agissait d'une opération de finition qui consistait à couper « en parallèle » tous les petits fils dépassant à

l'extérieur de la trame d'un tissu tendu. Les forces de moyenne taille servaient à tondre les moutons – elles sont encore utilisées de nos jours, et même en Occident par exemple pour des concours. Les plus petites pouvaient servir à couper les cheveux, la barbe et les poils.

En médecine elles ont servi à découper de la charpie, des compresses et des bandes pour confectionner des pansements. En chirurgie opératoire, elles pouvaient sectionner rapidement un lambeau de peau ou une portion de membre délabré. Elles ont pu servir à pratiquer l'ablation des gonades masculines. Elles ont été utilisées en chirurgie vétérinaire, notamment pour pratiquer des castrations par extirpation, surtout chez le porc. L'instrument est encore commercialisé pour cet usage *[6]*.

Les ciseaux

Les ciseaux correspondent à un terme issu du latin populaire *cisellus* dérivé du verbe *caedere* « couper ». Ce mot succède ainsi à un autre plus ancien : *scalprum*, car ce dernier pouvait désigner une lame seule comme par exemple une lancette de chirurgien. Le nouvel instrument adoptant désormais deux lames en 'X' prendra finalement seulement le pluriel du nom qui nommait chacune des deux lames.

La progression des formes ancestrales

Un exemplaire de forces **[fig.1]** est montré parmi d'autres instruments au niveau du quatrième registre *[7]* du temple égyptien de Kôm Ombo *[8]*.

Figure 1 : **« Forces », temple de Kôm Ombo, Egypte. © photo R.-A. Jean.**

Le Musée du Louvre de Paris possède un objet copte en fer correspondant exactement à celui représenté sur ce bas-relief **[fig.2].**

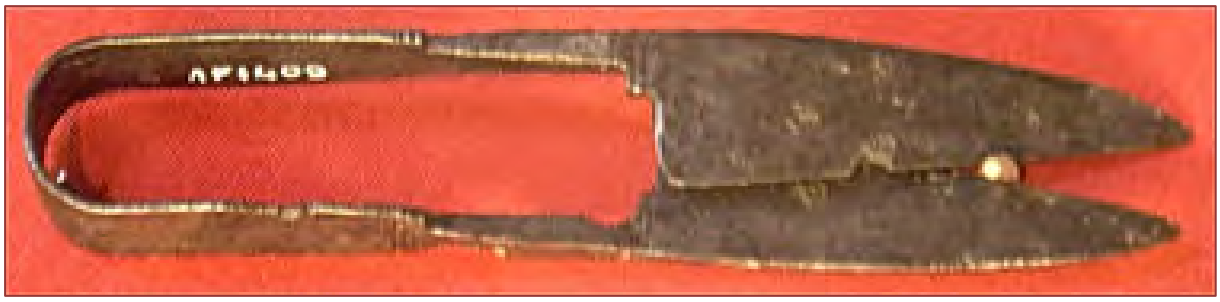


Figure 2 : **« Forces ». Musée du Louvre (AF 1409 ; 13,1 X 2,8 cm). © photo R.-A. Jean.**

Dans la même salle on trouve une paire de ciseaux en fer réunis par un rivet dans l'axe de rotation **[fig.3]**. Les pointes ne coïncident pas et l'une déborde à l'extérieur sous l'autre. Les boucles des branches sont inégales et non jointives comme le seront celles de nos ciseaux modernes. Cet objet représente donc une étape intermédiaire de formation, d'où son intérêt.

Figure 3 : **« Ciseaux », Musée du Louvre (AF 12224 ; 13,5 x 3,7 cm). © Photo R.-A. Jean**

Le Louvre détient également une paire moins ancienne achevée telle que nous la connaissons bien (AF 1408, XI^{e} siècle) *[9]*, et, dont les instruments précédents présentés ici en photos sont des ancêtres égyptiens datant de l'époque romaine.

Références :

[1] *Dictionnaire historique de la langue française*, Éditions Le Robert, Paris, 2006.
[2] P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Klincksieck, Paris, 2 vol., 1968-1980, II, p. 1285.
[3]*KoptHWb*, 113 ; W. VYCICHL, *Dictionnaire étymologique de la langue copte*, Peeters, Leuven, 1983, p. 281 et 132.
[4]*Wb* II, 188, 5-10 « Meissel » ; *Alex.* 77.1961, 78.1943 « ciseau du sculpteur », 79.1438 « ciseau » ; *Hannig-Wb* I & II,1 - 14507 « Stechbeitel » (bédane : ciseau-burin). TAKACS, III, p. 825-830.

[5] *Wb* II, 184,12 « Meissel » ; *Alex.* 77.1740, 78.1746 « ciseau à bois » ; J. WINAND, A. STELLA, *Lexique du Moyen Egyptien*, 2013, p. 71 « ciseau ». TAKACS, III, p. 309-310. *KoptHWb*, 522.
[6] Voir : « Castrators animaux » ref. PC 3102, Sunny Industries, Pakistan.
[7] R.-A. JEAN, *À propos des objets égyptiens conservés au musée d'Histoire de la Médeci*ne, éd. Université René Descartes - Paris V, Paris, 1999, planches. I et II p. 31-32 et fig. 51 p. 74 ; R.-A. JEAN, *La chirurgie en Égypte ancienne. À propos des instruments médico-chirurgicaux métalliques égyptiens conservés au Musée du Louvre*, Éditions Cybele, Paris, 2012, p. 30 et fig. 38-41 p. 31 ; R.-A. JEAN, « Les instruments du temple de Kôm Ombo », *Pharaon Magazine*, 11, décembre 2012, p. 50-51 et « Quatrième registre », n° 4.
[8] Ce temple double est dédié à Sobek et à Haroëris. Il est construit sur la rive droite du Nil (≅ 45 km au Nord d'Assouan) à partir de Ptolémée VI Philométor (180-145 av. J.-C.). On trouvera cette scène côté Est, sur la face interne du couloir extérieur d'époque romaine (fin du II^{e} siècle apr. J.-C.).
[9] D. BÉNAZETH, *L'art du métal au début de l'ère chrétienne*, Paris, 1992, p. 266-267.

Toute référence à cet article doit préciser :

Jean R.-A. : Forces ancêtres des ciseaux chirurgicaux. A propos de deux modèles égyptiens. Clystère (www.clystere.com), n° 23, 2013.

Rappelons les deux ouvrages de Richard-Alain Jean consacrés à l'instrumentation médico-chirurgicale égyptienne :

Richard-Alain JEAN, *À propos des objets égyptiens conservés au Musée d'Histoire de la Médecine*. Le Musée d'Histoire de la Médecine, Université René Descartes – Paris V, Paris, 1999.
(ISBN 2-9508470-3-X)

Dans cet ouvrage d'une centaine de pages, Richard-Alain JEAN nous présente les objets égyptiens à usage médical conservés au Musée d'Histoire de la Médecine de Paris. C'est un livre très difficile à trouver, mais pourtant incontournable. Il est complété à merveille par celui ci-dessous, qu'il a précédé d'une dizaine d'années.

Richard-Alain JEAN, *La Chirurgie en Égypte ancienne. A propos des instruments médico-chirurgicaux métalliques égyptiens conservés au Musée du Louvre*, Paris, 2012 (ISBN 978-2-915840-29-2)

Dans la continuité de son catalogue des objets égyptiens conservés au Musée d'Histoire de la Médecine de Paris, Richard-Alain Jean nous propose aujourd'hui la liste raisonnée des instruments conservés au département des antiquités égyptiennes du Musée du Louvre. Après une étude des possibilités chirurgicales de cette époque et des connaissances spécifiques que cela implique déjà, l'auteur décrit un certain nombre de petits objets métalliques dont l'usage est compatible avec l'exercice de cet art. Beaucoup d'entre eux sont comparés avec

des instruments modernes. L'effet est saisissant. Les formes décrites préludent bien le matériel de plus en plus sophistiqué que seront amenés à créer les chirurgiens eux-mêmes. Il est aussi souligné que si l'utilisation médico-chirurgicale d'un outil n'est vraiment assurée qu'en fonction d'un contexte archéologique précis, l'histoire nous montre que les praticiens s'accommodent souvent de ce qui est disponible sur le terrain. Ces détournements ont pu nourrir des conceptions fonctionnelles. Elles seront dès ces moments affinées et leurs utilisations consacrées. Pourtant, plusieurs de ces éléments disparaîtront pour revenir bien plus tard. Ainsi sous nos yeux dans cet ouvrage, la trousse du médecin commence à se constituer … depuis la période pharaonique !

La préface de ce livre est écrite par Anne-Marie Loyrette, avec qui l'auteur a publié plusieurs études sur l'histoire de la médecine, notamment au sujet de la femme, de la mère et de l'enfant dans l'Egypte ancienne.

Ouvrage disponible à la librairie Cybèle (réf. 15350)

NUMISMATIQUE

Un médaillon en l'honneur du Pharmacien Henri Gautier

BONTÉ Frédéric, Ph D

Membre de l'Académie nationale de Pharmacie

E-mail : fredbo45@yahoo.com

La numismatique pharmaceutique française est un domaine qui fait l'objet de travaux enrichissant régulièrement notre patrimoine. *[1]*

Nous décrivons aujourd'hui un rare médaillon concernant Ange Louis Jean Henri Gautier qui fut le 8ème et dernier directeur de l'Ecole supérieure de pharmacie de Paris et premier doyen de la Faculté de pharmacie.

Ange Louis Jean Henri Gautier est né à Paris le 22 mars 1862 à Paris. Bachelier ès-science en 1879, Préparateur du cours de chimie à l'Ecole polytechnique (1883 -1887), Pharmacien de 1ere classe le 13 décembre 1888, il sera Docteur ès-sciences physiques le 6 mars 1888 *[2]*. Il soutint également une thèse d'agrégation de sciences physiques le 17 février 1889 sur « l'action chimique des courants électriques ». Cette thèse est centrée sur l'interaction électricité - métaux *[3]*. Le jury était présidé par A. Riche assisté de Jungfleisch, Moissan, Le Roux, Bouchardat, Schlagdenhauffen, Quesnevillé, des grands noms de la science française de l'époque. Dans une première partie il décrit d'abord les décompositions chimiques des métaux sous l'influence du courant continu. Sa thèse est divisée en deux parties, l'électrolyse vue pratique et théorique puis ses applications principales, analyse électrolytique, galvanoplastie et électrométallurgie. Il décrit l'analyse électrolytique de métaux (cuivre, nickel, zinc, argent), la séparation électrolytique dans l'analyse des laitons, bronze et maillechort, l'électrotypie pour l'obtention des clichés lors de l'impression des billets de banque, l'électrochimie pour le blanchiment des tissus et l'électrométallurgie dans le traitement des minerais. Il passe également en revue la galvanoplastie et ses applications. Il est aussi Lauréat de l'Institut en 1893 (prix Jecker) et en 1900 (prix Vaillant) pour ses travaux sur les alliages et la détermination du poids atomique du Bore.

Il est nommé professeur de toxicologie en mars 1900 et par permutation professeur de chimie minérale en remplacement de Henri Moissan, futur prix Nobel de Chimie pour la découverte du fluor. Nommé directeur de l'Ecole de pharmacie en 1911, il a été le 8ème et dernier directeur de l'Ecole et premier doyen de la Faculté de pharmacie. Chevalier de la Légion d'Honneur en 1906, il sera fait officier par décret du 1er février 1921. Il décédera à Paris XV le 14 décembre 1928.

Figure 1 : Médaillon uniface d'Henri Gautier par V. Peter, 1912. Collection privée.

Peu de portraits sont connus de lui, aucun médaillon n'est à la faculté, seule une photographie est conservée à la bibliothèque de la faculté de Pharmacie de l'Université Paris V.

Le médaillon que nous présentons **[Fig.1]** aujourd'hui est uniface, a un diamètre de 150 mm et est signé V. Peter /1912 *[4]*. Il a été très probablement réalisé à l'occasion de sa nomination à la direction de l'Ecole.

A l'avers : Il représente Henri Gautier en buste, à gauche, portant le costume de l'Ecole avec la chausse (improprement appelée parfois épitoge) et la légion d'honneur.

Légende circulaire : HENRI GAUTIER DIRECTEUR DE L ECOLE S^{RE} DE PHARMACIE

Ce médaillon est à ce jour unique et constitue un témoignage important du patrimoine pharmaceutique français.

Références

[1] J. Y. Legendre, B. Bonnemain, Numismatique pharmaceutique française, Pharmathèmes éd., Paris, 2008, 170p
[2] Dossier bibliographique, BIUP, Paris.
[3] H. Gautier : Action chimique des courants électriques, thèse du concours d'agrégation, section physique, chimie, toxicologie, Gauthier –Villars et fils imp., 100p, 1889.
[4] Victor PETER (1840-1918) est connu pour ses médailles de portraits et ses médailles animalières. Il débuta dans l'atelier du sculpteur Théodore Devaulx avant de devenir l'élève et le collaborateur d'Alexandre Falguière. Il collabora également avec Antonin Mercié et avec Auguste Rodin. En 1901 il devint professeur à l'École des Beaux-Arts de Paris en qualité de sculpteur.

Remerciements : nos remerciements à M. Philippe Galanopoulos de la BIU santé de l'Université Paris Descartes.

Toute référence à cet article doit préciser :
Bonté F. : Un médaillon en l'honneur du pharmacien Henri Gautier. Clystère (www.clystere.com), n° 23, 2013.

EX-LIBRIS

TROIS EX-LIBRIS DU DOCTEUR EUGENE OLIVIER (1881-1964)

Jean-Pierre Martin

contact@clystere.com

Pour inaugurer cette nouvelle rubrique consacrée aux ex-libris de professionnels de la santé, il était impossible de ne pas commencer par celui du docteur Eugène Olivier.

Ex-libris : définition *[1]*

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ce qu'est un ex-libris. Ce terme de bibliophilie désigne une « *inscription figurant à l'intérieur d'un livre, par laquelle le propriétaire marque nommément sa possession* ». Le plus souvent, un ex-libris est une « *vignette artistique collée à l'intérieur d'un livre (généralement à la page de garde ou au verso du premier plat de la reliure) mentionnant éventuellement le nom du propriétaire, ses armes, ou sa devise* ».

Cette locution vient de l'expression latine « ex libris meis », littéralement « faisant partie de mes livres. »

Les ex-libris sont collectionnés, les plus anciens et ceux réalisés par des artistes connus étant les plus recherchés. Les ex-libris de médecins, pharmaciens, dentistes, etc., ne sont pas si fréquents et sont donc recherchés.

Figure 1 : Le docteur Eugène Olivier en tenue d'escrimeur. (Domaine public).

Eugène Olivier (1881-1964) *[2]*

Ce médecin a eu une vie bien remplie. Ou plutôt trois vies.

Une vie consacrée à la médecine :

Cette vocation lui vint peut-être de ses père, grand-père et arrière-grand-père, médecins comme lui. Il fut élève du célèbre Louis Ombrédanne à l'hôpital Saint-Louis. Externe des hôpitaux de Paris (1901), puis interne (1906), il fut nommé chef de clinique chirurgicale adjoint à la faculté de médecine de Paris en 1912. Ses travaux sur l'anatomie du thymus lui valurent le prix Godart en 1913. En 1923, il reçut le titre d'agrégé des facultés de médecine en anatomie, puis il partit exercer à Lille jusqu'en 1926. De retour à Paris, il assura à partir de 1932 des enseignements d'anatomie à l'institut d'éducation physique de Paris dont il devint le directeur en 1942. Succédant à Rouvière, il enseigna l'anatomie comme Professeur de 1946 à 1952. Il fut également président de la

société française d'histoire de la médecine. Ses travaux d'anatomie lui valurent de devenir membre libre de l'académie de chirurgie en 1952 *[3]*.

Une vie sportive :

Eugène Olivier pratiqua l'escrime durant ses études de médecine, et ses aptitudes dans ce sport lui valurent d'intégrer l'équipe de France d'escrime de 1905 à 1913. Il fut champion olympique par équipe en 1908 et médaille de bronze en individuel. Il créa le Paris Université Club en 1906, qui compta près de mille adhérents en 1912.

Une vie de collectionneur :

Passionné d'héraldique, il constitua une collection remarquable de reliures et de livres armoriés. Il co-publia avec Georges Herma et le capitaine de Roton, en 30 volumes, le *Manuel de reliures armoriées françaises*. Il collecta également pas moins de 25000 ex-libris. Cette passion lui valut d'être nommé président de la Société française d'héraldique et de sigillographie de 1944 à 1951. Collectionneur insatiable, il s'intéressa aussi aux marques postales et aux entiers postaux, présida l'académie de philatélie de 1957 à 1964, et, collectionnant images populaires, bagues de cigares et autres papiers, il fut nommé président de la société du vieux papier de 1928 à 1962.

Les ex-libris d'Eugène Olivier

Ceux que nous possédons sont très différents.

Ex-libris de 1910 **[Fig.1]**

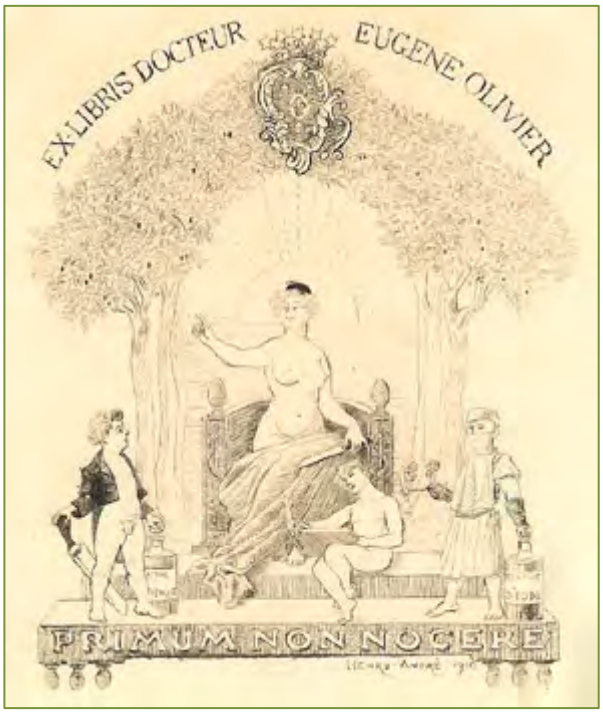


Figure 11 : **Ex-libris de 1910, signé Henry André.**
© clystere.com

Signé Henry André, cet ex-libris tiré sur papier vergé est de composition particulièrement riche et soignée. Entre deux arbres portant de petits fruits (probablement des oliviers), sur fond de soleil rayonnant, une femme nue (La Nature ? Salus ? Hygée ?) est assise sur un trône dont les deux montants sont ornés d'un caducée. La main droite tendue, elle semble mettre en garde celui des trois génies à ses pieds qui se trouve à gauche de l'image. Concernant ces trois génies, celui de gauche est nu mais vêtu d'une veste à queue de pie. Dans sa main droite, une scie d'amputation. De la gauche, il tient le bouchon d'un flacon d'acide phénique. Celui du centre est nu et écrit sur une tablette, peut-être ce que dit la femme sur le trône. Le génie de droite porte calot, masque, tablier et porte des gants de caoutchouc. Dans sa main droite, un écarteur, dans sa main gauche, un flacon de teinture d'iode. Au-dessus du trône, les branches des arbres se rejoignent et portent un blason surmonté d'une couronne comtale. Ce blason placé en cimier est aux armoiries de l'académie royale de chirurgie, une fleur de lys avec trois

boites d'or posées 2 et 1 **[Fig. 2]**. Au-dessus, une inscription « Ex-Libris Docteur Eugène Olivier » sert à identifier l'appartenance à Eugène Olivier. Enfin, à la base du socle où se trouvent les trois enfants, on trouve la devise d'Hippocrate « *primum non nocere* » (d'abord ne pas nuire). Au total, l'illustration de cet ex-Libris est tout entière dédiée à la chirurgie moderne, représentée par l'enfant de droite, équipé de pied en cape pour éviter les infections qu'il combat avec de la teinture d'Iode. La présence des gants en caoutchouc laisse penser que, contrairement à d'autres chirurgiens, Eugène Olivier appliquait les méthodes modernes d'asepsie dans sa pratique, ce qui n'était encore pas le cas de tous en 1910. L'enfant de gauche représente la chirurgie « passée », pratiquée sans gants et en tenue « civile », où seul l'acide phénique faisait rempart aux germes pathogènes **[Fig. 3]**.

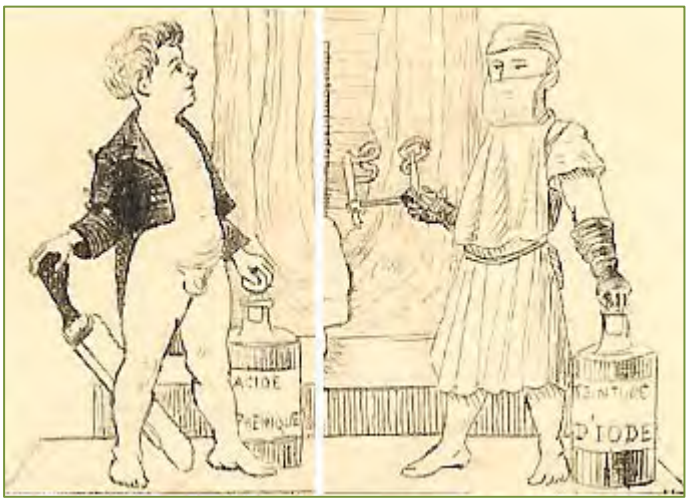


Figure 12 : **Détails de l'ex-libris. A gauche la chirurgie de l'époque Listérienne, avec l'acide phénique, à droite, la chirurgie moderne de 1910, gants, masque, calot et teinture d'iode. © clystere.com**

Figure 13 : **Détail de l'ex-libris. Les armoiries de l'académie royale de chirurgie, fleur de lys flanquée de 3 boites d'or. © clystere.com**

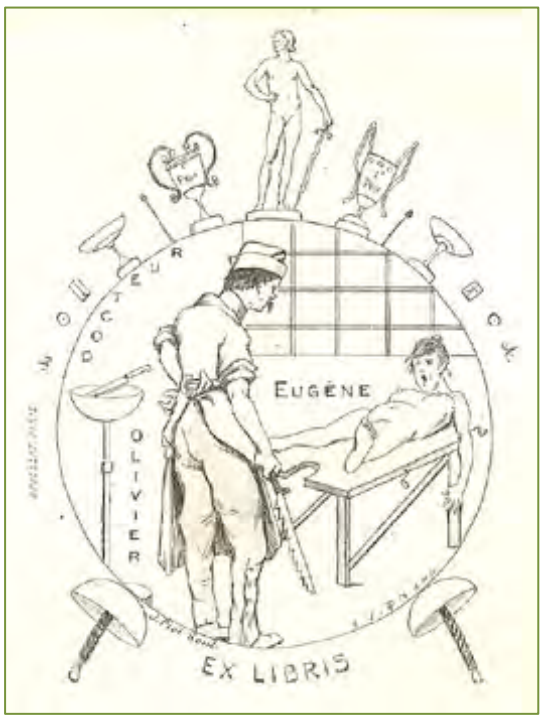


Figure 14 : **Ex-libris sans date. Chirurgie et escrime. © clystere.com**

Ex-Libris sans date.

Cet ex-Libris signé Revellat (Paris) **[Fig. 4]**, se partage entre chirurgie et escrime. Au centre, un chirurgien militaire (comme le laisse penser le calot), tient une scie d'amputation. Un couteau trempe dans un lave-mains à sa gauche. Sur la table d'opération, une femme nue semble horrifiée par l'homme qu'elle voit en face d'elle. Cette scène s'insère dans un cartouche circulaire et comporte « Docteur Eugène Olivier ». Il s'agit probablement d'une référence à la chirurgie de guerre qu'Eugène Olivier a pratiquée pendant la Première Guerre mondiale, au Centre de Fistuleux osseux du Mont-des-Oiseaux et au Centre de rééducation et d'appareillage des Tirailleurs Marocains San-Salvadour à Hyères. Il fut fait Chevalier de la Légion d'Honneur à titre militaire en 1919. Sur le pourtour, sont représentées des coupes dont deux sont ornées de la mention « 1er prix ». Sur le sommet, une statue

antique d'un homme qui tient une épée. Derrière ce cartouche, se croisent deux épées, dont on voit les poignées en bas et les extrémités en haut, entre les coupes. Deux inscriptions accompagnent les poignées des épées. A gauche, « J. Piel Soul. ». A droite « A. Lipmann ». Quelques recherches ont permis d'identifier A. Lipmann comme étant Alexandre Lipmann (1881-1960), qui remporta la médaille d'or en épée par équipe aux Jeux Olympiques d'été de Londres de 1908 aux côtés d'Eugène Olivier. Notons toutefois que le nom de Lipmann est mal orthographié, puisqu'il comporte normalement deux « p » (Lippmann). Le troisième homme de cette équipe était Gaston Alibert. Aucune information n'a pu être tirée de l'inscription abrégée « J. Piel Soul. » Au total cet ex-Libris doit pouvoir être daté aux environs de 1908 à 1914, période où Eugène Olivier fut un escrimeur célèbre et un chirurgien militaire.

Ex-Libris de 1950 **[Fig.5]**

Dans cette œuvre signée Charles Favet, Eugène Olivier y fait sienne la locution latine « *Ex-Aequo et bono* » à laquelle il ajoute « *Pax* ». Cette formule juridique latine qui signifie « *selon ce qui est équitable et bon* » est employée dans les expressions « statuer, décider, juger *ex aequo et bono* » pour désigner l'opération consistant pour un juge à trancher le litige en équité, soit en l'absence de règle de droit applicable en l'espèce, soit en écartant la règle de droit normalement applicable parce que les conséquences de son application à l'espèce seraient trop iniques, soit en atténuant, pour le même motif, la rigueur de la règle appliquée *[4]* . Il choisit comme illustration une balance symbolisant justice et équité, sur laquelle s'enroule le serpent du caducée. La mention « médecin expert » explique le choix de l'illustration qui renvoie à la nécessaire impartialité de l'expert lorsqu'il rend ses conclusions. Eugène Olivier fut médecin-expert près les tribunaux à partir de 1927, et membre de la Société de Médecine Légale de Paris. Cet ex-libris est d'une grande sobriété comparé aux deux précédents. C'est celui de la maturité.

Figure 15 : **Ex-libris de 1950. Médecin expert.**
© clystere.com

Les illustrateurs des ex-libris d'Eugène Olivier

Premier ex-libris **[Fig. 1]**: André Schultz dit **Henry-André** dit Taupin 1857-1932 était dessinateur et graveur d'ex-libris. Il a co-fondé la *Société des Collectionneurs d'ex-libris* et réalisé également de nombreux dessins publicitaires. *[5]*
Il est l'auteur de « *Les ex-libris de médecins et de pharmaciens* ». Ouvrage illustré de cent sept reproductions d'ex-libris. Paris, chez l'Auteur, 1908.

Second ex-libris **[Fig. 2]**: **Gustave-Emile-Henri Revellat**. Ce graveur parisien était le frère de Louise Revellat qui épousa en secondes noces en 1890 le préfet Secourgeon.

Troisième ex-libris **[Fig. 3]**: **Charles Favet** (1899-1982) a laissé une remarquable œuvre graphique : gravures de paysages, lieux et monuments de Troyes, illustration d'ouvrages, affiches, peintures et dessins. Il créa pas moins de 454 étiquettes d'ex-libris gravées sur bois, destinées à être collées sur les livres de bibliothèques privées *[6]*.

Conclusion

Les ex-Libris reflètent bien souvent l'esprit ou la vie de leurs titulaires. Les trois ex-Libris du docteur Eugène Olivier ne dérogent en rien à cette règle, en rappelant les moments importants de sa vie, et les fonctions qu'il a pu exercer.

Références :

[1]- Ex-libris. Définition. Site du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. http://www.cnrtl.fr/definition/ex-libris
[2]- Eugène Olivier : Wikipedia : http://fr.wikipedia.org/wiki/Eug%C3%A8ne_Olivier
[3]- Liste des présidents de la SFHM. Histoire des sciences médicale, tome XXXVII, n° 3, 2003, 425-436.
[4] - Cornu G. : Vocabulaire juridique. Paris, PUF, 1987.
[5]-Site Internet Le plaisir des Dieux
http://www.leplaisirdesdieux.fr/LePlaisirDesDieux/Histoire/DocsHistoire/Taupin/Taupin.html
[6]- Les Ex-Libris de Charles Favet, Médiathèque de l'agglomération troyenne, n° 20, 2007.
http://www.mediatheque.grand-troyes.fr/webmat/sites/default/files/prog/agenda/agenda20.pdf

Toute référence à cet article doit préciser :

Martin JP. : Trois ex-libris du Docteur Eugène Olivier (1881-1964). Clystère (www.clystere.com), n° 23, 2013.

OSNI (Objets Scientifiques Non Identifiés)

Le Dr Françoise Hagopian (Besançon) nous a adressé une photo aux fins d'identification.

Il s'agit d'un coffret contenant quatre flacons, qui a été retrouvé dans le grenier d'une pharmacie. Le Pr Neidhart (Muséum d'Anesthésie et des Techniques Médico-Chirurgicales Besançon), penche pour du matériel à usage entéral. Je le rejoins sur ce point et pense qu'il pourrait s'agir d'un ensemble de 4 flacons destinés à l'alimentation entérale, comme pourrait le laisser envisager les sondes en gomme ou caoutchouc enroulées dans la boite en arrière-plan (sondes naso-gastriques ?). Les flacons sont enserrés dans des cages métalliques et celui de droite porte une chainette permettant de le suspendre.

Mais les apparences étant parfois trompeuses, il se trouvera bien un lecteur savant pour confirmer ou infirmer ces suppositions.

Réponses ou commentaires : contact@clystere.com

Philippe Mereau nous adresse un curieux instrument signé Charrière pour identification :

« *Ci-dessous une photo d'un instrument médical il me semble du XIX siècle qui reprend plusieurs articles de la revue Clystère. La marque du coutelier est Charrière. Une inscription est BREVETE S.G.D.G donc brevet sans garantie du gouvernement. Une autre inscription centrale est James Meyer J.R N.Y. Mais à quoi peut servir cet appareil ? Il mesure 15 cm avec un manche lisse de 9,5 cm. Deux pièces marquées également Charrière mesurent 4,3 cm pour 0,4 cm d'épaisseur et sont maintenues par une vis. Il est à noter 4 échancrures par pièce qui permettent de former un « trou » quand les deux parties sont associées au manche. Si quelqu'un pouvait nous donner son opinion sur l'époque et surtout le mode d'emploi ! Merci.* »

Réponses :

contact@clystere.com

COURRIER DES LECTEURS

Pour faire suite à l'article de Xavier Riaud intitulé «**Les soldats de la Wehrmacht étaient drogués pour tenir bon pendant toute la Seconde Guerre mondiale** » et traitant du Pervitin (méthamphétamine) (Clystère n° 22, Septembre 2013) Bernard Petitdant nous signale que dans le Journal International de Médecine du 30/08/2013 on a pu lire : « *Pyongyang, le mercredi 28 août 2013 – Une enquête du Wall Street Journal parue dans son édition du 20 août révèle une épidémie de consommation de méthamphétamine en Corée du nord. Cette substance est familièrement appelé Crystal, Tina, ice ou encore meth aux Etats-Unis. Rappelons tout d'abord que la méthamphétamine a été synthétisée pour la première fois au Japon en 1893 par le chimiste Nagai Nagayoshi, avant d'être commercialisée en 1938 par la société pharmaceutique allemande Temmler sous la marque Pervitin*. »

Suite à l'article « **Les réflexes ostéo-tendineux et leur percussion** » (Jacques Poirier) paru dans Clystère n° 22 de septembre 2013, Philippe Lépine a fait les remarques suivantes : « *Il y avait trois modèles de marteau à réflexes qui se vendaient couramment. Bien sûr, il s'agissait surtout du marteau de Babinski, mais venait ensuite le marteau de Vernon, et, occasionnellement, le marteau de Déjerine. Ce marteau de Vernon, qui avait, je crois, 18 cm de long, était considéré comme un marteau pour enfants. On le trouve dans tous les catalogues des années 30 à 60. Or, en tête de la page 22, vous parlez d'un marteau de Vernon, très ancien, à tête sphérique. Ce marteau était-il une première version de celui que j'ai connu et qui s'est vendu en grande quantité alors que vous ne l'avez pas décrit ?* »

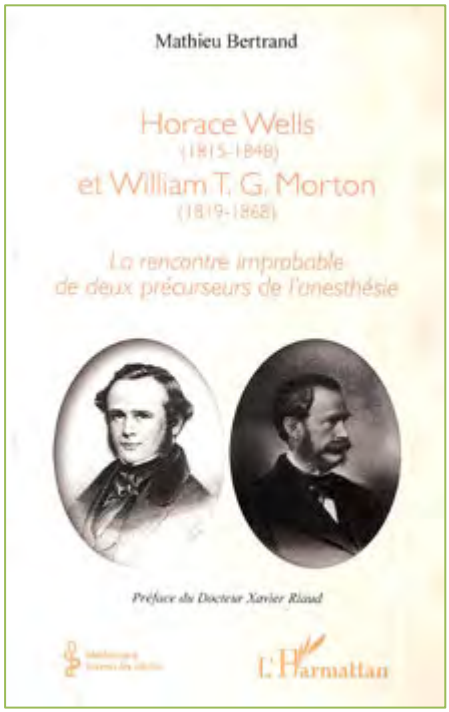
Le Professeur Poirier a répondu : « *Pour tenter de répondre à votre question, je crois pouvoir dire que le marteau de Vernon dont je parle dans l'article de "Clystère" est un marteau à percussion thoraco-abdominale et non pas un marteau à réflexes. Ceci étant, vous avez raison de pointer l'absence dans mon article du marteau à réflexes pour enfant dit de Vernon que je regrette de ne pas avoir mentionné. Mais je ne connais pas la genèse de ce marteau qui ressemble étrangement à une version pour enfants du marteau dit de Babinski. Je ne suis donc malheureusement pas en mesure de vous préciser la relation qui pourrait exister entre ces deux "marteaux de Vernon" ! En revanche, je me permets de vous signaler que le marteau de Queen Square est souvent appelé "Queen Square - Vernon hammer", comme le mentionne le catalogue de US Neurologicals LCC.* »

Commentaires de Clystère : « concernant le marteau dit de Vernon vendu actuellement, il est strictement identique à celui de Babinski, si ce n'est qu'il est destiné à l'enfant. La description qu'en fait Jacques Poirier peut effectivement prêter à confusion, puisque, lorsqu'il parle de la tête du marteau, il évoque une sphère métallique, alors qu'il s'agit plutôt d'un disque avec une gorge périphérique pour accueillir l'anneau de caoutchouc. Dans l'ouvrage de Bennion sur les instruments anciens, on peut lire que Henry Vernon est celui qui a standardisé (plus ou moins), les marteaux à réflexes au Great Northern Hospital en 1858. Son marteau était fait d'un os de baleine flexible au bout duquel se trouvait la tête de métal entourée de caoutchouc (ici aucune différence avec un modèle à manche long et souple dit Queen square). Il était utilisé en association avec un pleximètre. Mon impression est donc que Vernon a fabriqué un marteau auquel on a donné son nom, en s'inspirant des marteaux

existants. Ensuite, comme c'était la mode, chaque nouveau marteau a été baptisé du nom de son concepteur. Babinski n'a probablement pas inventé le sien, comme le souligne le Pr Poirier, mais utilisait un modèle existant (un Vernon, pourquoi pas ?), auquel on a fini par donner son nom. Le nom de Vernon est resté au modèle pour enfant (de mon point de vue, encore une fois, strictement identique à celui dénommé Babinski). Ensuite le modèle Queen Square a lui aussi été décliné à partir d'un modèle Vernon. Dans l'extrait de catalogue LLC que m'a adressé le Pr Poirier, on peut en effet lire la genèse supposée du Queen Square : « *La plupart des gens attribuent la version Queen Square du marteau de Vernon à une infirmière du service de rééducation et de radiologie du National Hopsital for Nervous Diseases, situé à Queen Square, à Londres. Vers 1925, elle a eu l'idée d'adapter un rond de caoutchouc sur une roue de cuivre au bout d'un long bâton de bambou.* »

Si un lecteur de Clystère a d'autres informations sur la création du marteau de Vernon, elles seront les bienvenues. Réponses et commentaires : contact@clystere.com

NOUVEAUTES EN LIBRAIRIE



Horace Wells (1815-1848) et William Thomas Green Morton (1819-1868) : la rencontre improbable de deux précurseurs de l'anesthésie.
Mathieu Bertrand, Ed. L'Harmattan, 2013, 200p.
ISBN : 978-2-343-01105-9

Horace Wells et William T. G. Morton, tous deux dentistes de formation, sont les grands découvreurs des composés chimiques utilisés en anesthésie générale encore aujourd'hui : le protoxyde d'azote pour le premier (1844) et l'éther sulfurique pour le second (1846). Pour cette avancée considérable, les deux hommes sont entrés dans l'histoire et cultivent toujours, de nos jours, leur lot de sympathisants et de détracteurs. Certains diront que ce livre doit être un énième opus sur l'histoire de l'anesthésie parmi tant d'autres, sans intérêt particulier, banal de surcroît. Ils se trompent. Bien au contraire… En effet, Mathieu Bertrand apporte une contribution majeure à l'histoire de la médecine, car, grâce à de nombreux témoignages et des textes inédits du XIXe siècle, qu'il a su mettre en lumière, il est parvenu à raconter la rencontre des deux hommes de manière très précise, leur exercice commun sur une brève période et leur séparation professionnelle suite à un certain nombre de désaccords. Il a réussi, de plus, au-delà de l'aspect scientifique de ces découvertes, à décrire qui étaient Horace Wells et William T. G. Morton, sur un plan plus humain, à travers les récits de personnes qui les ont directement approchés. En cela, Mathieu Bertrand a réalisé un travail unique qui mérite la plus grande attention et qui constituera indéniablement, à l'avenir, par ses révélations, la pierre angulaire de toutes recherches sur la question.

Mathieu Bertrand est un jeune chirurgien-dentiste passionné par l'histoire de sa profession à laquelle il a consacré sa thèse de doctorat en chirurgie dentaire qu'il a soutenue brillamment en 2010, à la Faculté dentaire de Nancy.

Disponible sur le site de l'éditeur :
http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=40757

Les métamorphoses de Tho-Radia : Paris-Vichy.
Thierry Lefebvre et Cécile Raynal, Ed. Glyphe, 2013, 210 p
ISBN 978-2-35815-112-2

Lancée en 1933 par un pharmacien astucieux, avec le concours d'un médecin homonyme des Curie et d'une société franco-suisse, la crème au radium Tho-Radia connut un franc succès. Commercialisée jusqu'à la fin des années soixante, son histoire fut mouvementée : affaire Stavisky, réglementation des matières radioactives, exode à Vichy au tout début de la Seconde Guerre mondiale et tentative de spoliation empêchée par la légation suisse. Ses campagnes publicitaires l'ont rendue mythique.

Disponible sur le site de l'éditeur :
http://www.editions-glyphe.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1506

René van Tiggelen : **Radiology in a trench coat. Military radiology on the western front during the great war**. Traduction Jan Dirckx. Academia Press, 2013.
ISBN : 9789038219394

Publié en 2011 en français sous le titre "La radiologie monte au front », cet ouvrage fort documenté et illustré (260 figures) est édité en anglais. Il compte l'histoire de la radiologie militaire pendant la Première Guerre mondiale, à peine 20 ans après la naissance de cette discipline médicale, à la base du diagnostic. Poussée par les nécessités de la guerre, la radiologie va connaître un développement rapide. Mais faute de précautions, les personnels des unités radiologiques furent aussi les premières victimes « nucléaires » par exposition aux rayonnements ionisants.
Cet ouvrage présenté dans le n° 14 de Clystère en 2012, est de nouveau présenté à l'occasion de sa réédition, augmentée d'un tiers, soit 4 nouveaux chapitres, et en couleur.
Présentation : http://issuu.com/academiapress/docs/radiology
Disponible chez l'éditeur : http://www.academiapress.be/radiology-in-a-trench-coat.html

ACTUS

L'Association du Musée Hospitalier Régional de Lille a publié sa lettre d'information n°13 de septembre 2013 présentant ses activités pour le deuxième semestre.
Elle est disponible ici :
http://www.association.patrimoinehospitalierdunord.fr/lettre/2e-semestre-2013.pdf
Les sites web de l'association :
http://www.association.patrimoinehospitalierdunord.fr |
http://www.patrimoinehospitalierdunord.fr

La Société Française d'Histoire de la Médecine (SFHM : http://www.bium.univ-paris5.fr/sfhm/) nous informe de la création d'un **D.U. d'Histoire de la Médecine.** Ce diplôme universitaire, organisé par la Faculté de médecine Paris Descartes, sous l'égide de la Société Française d'Histoire de la Médecine, en collaboration avec des enseignants de la Faculté de droit de Paris Descartes et l'Institut de Sciences Politiques, sera dirigé par les Prs Patrick Berche et Jean-Noël Fabiani.

ACTU EXPO

Figure 1 : **Cabinet dentaire de 1875. Fauteuil d'Owen type 3 par Claudius Ash (Londres). © ASPAD.**

« LES DENTS DE CI, DE LÀ »

Exposition dentaire temporaire à
CONTES (Alpes Maritimes)
Du 9 octobre 2013
au 7 janvier 2014.

En association à une exposition thématique sur les dents, en sa médiathèque, et dans le cadre des présentations liées à la « Fête de la science 2013», la ville de CONTES, en collaboration avec l'ASPAD, propose une double exposition temporaire : **« Les dents de ci, de là »**

Dans son musée, au centre du village, une exposition sur la dentisterie à la pointe du progrès scientifique du 19ème nous permet de redécouvrir et d'apprécier l'évolution scientifique de cette fantastique période d'avancées techniques et sociologiques:

Reconstitutions complètes de trois cabinets dentaires du 19e.
Reconstitution d'un laboratoire de prothèse dentaire.
Présentation de nombreux appareillages d'époque dont un tout premier système de radiographie.
Les premières « roulettes », l'éclairage, les appareils d'anesthésie, nombreux coffrets de dentisterie.
Evocation des débuts de la prothèse dentaire avec des exemplaires remarquables.
La petite instrumentation, les aurifications, les miroirs, les brosses à dents, etc…

Figure2 : **Cabinet dentaire 1896. Fauteuil de Nicoud par Malmezer (Paris). © ASPAD.**

CONTES (F 06390) est un superbe village, à 15 Km de Nice en remontant la vallée du Paillon.
Stationnement gratuit en bas du village.
Accès gratuit par ascenseurs avec vue panoramique.

Médiathèque de Contes
20 place Jean Allardi
www.mediatheque-contes.fr

Musée de Contes
1 place de la République
www.musee-contes.fr
04 93 79 19 17

Visite gratuite du mercredi au dimanche
de 10h à 12h et de 14h à 18h.

Figure 3 : **Coffret d'instruments dentaires, par Claudius Ash (Londres). © ASPAD.**

Une information de Gérard Braye, Secrétaire Général de l'ASPAD.
Association de Sauvegarde du Patrimoine de l'Art Dentaire :
http://www.biusante.parisdescartes.fr/aspad/

Prochain numéro :

1er Novembre 2013

Dernière minute : Le groupe de recherche interdisciplinaire sur le patrimoine hospitalier nous informe de la tenue de ses 22è rencontres à Dijon, au centre hospitalier la Chartreuse, les 8 et 9 novembre 2013. Ci-après les renseignements pour s'y inscrire. (Une info relayée par Adeline Rivière, chargée des collections patrimoniales au CHU de Dijon).

UMR 5600 CNRS EVS

ISTHME

Image Société Territoire Homme Mémoire Environnement

Madame, Monsieur,

J'ai le plaisir de vous inviter à la 22ème **rencontre** du *groupe de recherche interdisciplinaire sur le patrimoine hospitalier.*

La sauvegarde des patrimoines liés à la santé suscite aujourd'hui un intérêt tel qu'un **groupe de recherche interdisciplinaire sur le patrimoine hospitalier** s'est constitué, en 1997, au sein d'un laboratoire de l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne. La rencontre internationale *« Hôpital et Musée »* (Charlieu, 1997), douze journées d'études thématiques et 9 séances de séminaire organisées entre 1998 et 2011 ont permis la création d'un espace d'échange et de réflexion entre professionnels de la santé et de la culture, bénévoles et chercheurs, favorisant ainsi l'émergence d'un réseau des patrimoines de la santé.

La participation de quelques membres du réseau au colloque *« Musées hospitaliers en France et au Québec »*, qui s'est tenu à Québec, en juin 2008, dans le cadre du 133e Congrès des sociétés historiques et scientifiques, nous a permis d'élargir notre réflexion à l'espace francophone, dans une optique comparatiste.

Bruno Madelpuech, directeur du Centre Hospitalier La Chartreuse de Dijon, a bien voulu organiser nos prochaines journées d'étude, les **8 et 9 novembre 2013**. A travers l'analyse d'expériences et de certains aspects des programmes « Culture-Santé », il s'agira de questionner le lien entre les pratiques d'animation / création culturelle dans le monde hospitalier et les patrimoines de la santé…autrement dit de renouveler un débat déjà ancien.

Je me permets d'insister sur l'intérêt de ces journées qui nous permettront d'échanger sur les usages du patrimoine et la sauvegarde de la mémoire hospitalière. En outre, le colloque sera accompagné de visites de sites remarquables.

Dans l'attente du plaisir de vous revoir à Dijon, je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, mes salutations les plus cordiales.

Jacques POISAT
Maître de Conférences
Coordinateur du groupe de recherche
(Tel: 33 (0)4 77 44 89 10)
(courriel : Jacques.Poisat@univ-st-etienne.fr)

PS : Les inscriptions sont à effectuer exclusivement auprès du CH La Chartreuse.

22ème RENCONTRE DU GROUPE DE RECHERCHE
INTERDISCIPLINAIRE SUR LE PATRIMOINE HOSPITALIER

Actions culturelles et patrimoines de la santé : tendances et expériences

8 et 9 novembre 2013

Centre Hospitalier La Chartreuse - Dijon

PARTICIPATION AUX JOURNEES : 30€ (repas compris)
Gratuité pour les intervenants
INSCRIPTION OBLIGATOIRE (avant le 25/10/13)
Chèque à libeller à l'ordre du « Trésor Public »

Prénom Nom : .....

Fonction : .....

Etablissement/Institution : .....
.....
.....

Adresse :.....
.....
.....

Tél : .....

Courriel : .....

Participera :	**Au déjeuner du 8/11/13**	**oui [ ]**	**non [ ]**
	Au buffet du 8/11/13	**oui [ ]**	**non [ ]**
	Aux visites guidées du 9/11/13	**oui [ ]**	**non [ ]**

Merci de retourner ce bulletin, accompagné de votre règlement à :
CH LA CHARTREUSE
Service Communication - Nathalie Chupin
1 Bd Chanoine Kir - BP 23314 21033 DIJON Cedex